

Contre le temps

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1998). Compte rendu de [Contre le temps]. *Liberté*, 40(2), 159–162.

En marge

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

CONTRE LE TEMPS

Richard Millet, L'Amour des trois sœurs Piaie, Paris, P.O.L, 1997, 320 pages.

«Donc, avant tout, dit Hésiode, fut Abîme ; puis Terre aux larges flancs, assise sûre à jamais offerte à tous les vivants, et Amour, le plus beau parmi les dieux immortels, celui qui rompt les membres et qui, dans la poitrine de tout dieu comme de tout homme, dompte le cœur et le sage vouloir¹.» Si Éros — puisque, de toutes les formes d'amour humain, c'est bien d'elle qu'il s'agit — est la force qui a présidé à la naissance du monde en faisant se heurter le Ciel et la Terre, le même assiste à l'agonie des mondes qui se défont. Celui des paysans de la Corrèze se décompose sous les yeux de Richard Millet qui, en cherchant à l'étreindre une dernière fois, donne avec *L'Amour des trois sœurs Piaie* son maître livre.

Élégie? Roman? On hésite au moment de faire violence à cette subtile méditation sur le Temps sous le prétexte de lui attribuer un genre. Mais s'il fallait lui donner un chiffre, ce serait le chiffre trois qui semble vouloir ordonner les matériaux de cette Corrèze où mondes, êtres et amours sont voués au même anéantissement. Sur ces ruines s'élève alors le chant de trois femmes, qui racontera ce que fut le destin des sœurs Piaie. Trois femmes témoins, devenues les Parques d'un récit qui se déploie

1. Hésiode, *Théogonie*, texte traduit du grec et établi par Paul Mazon, Paris, Les Belles-Lettres, 1982 (1928), v. 116-122, p. 35.

avec un art où la lenteur — celle du désir — ne compte pas pour peu.

À Siom, village rêvé sur un plateau de Millevaches réel, balayé par le vent, en apparence figé dans une éternité, mais qui glisse subrepticement vers l'abîme, entraînant à sa suite le lecteur, l'écrivain, ses personnages, ses sujets, vous et moi, tous êtres « assujetti[s] au temps », comme le rappelle l'exergue de Joseph de Maistre, à Siom, vers le milieu du siècle, vivaient trois sœurs : Yvonne, Lucie et Amélie Piale. Trois femmes blessées, source d'envie, de convoitise ou de mépris, trois destins pulvérisés qui pèsent trois fois rien dans la marche de l'univers. De même, trois voix s'entrelaceront pour les évoquer.

D'abord, celle de l'aînée des sœurs Piale, Yvonne, qui braque sur elle-même et sur les deux cadettes la lumière crue du devoir et des responsabilités. Yvonne, institutrice, femme de tête au corps parfois dompté, parfois contenté, Yvonne qui aura voué à la langue française un respect et un amour — de l'amour surtout — de loin supérieurs aux sentiments qu'auront fait naître en elle les hommes ayant traversé sa vie.

Puis la voix de Sylvie, femme adultère, au mari âgé et malade. Sylvie, tantôt jeune, tantôt vieille, belle ou enlaidie, selon que le regard de son amant brille ou non de désir. Fat, sot, en un mot *juvénile*, le « petit Claude », comme on l'appelle au pays, ne sait pas encore qu'il a commencé à quitter sa maîtresse en cédant au mouvement qui le conduit vers elle. Claude, que sa jeunesse tient provisoirement à l'écart du Temps, qui ignore que l'amour est à jamais enfermé dans un cycle et que ses acteurs n'en sont que les jouets qui se croient sujets, aimés, choisis.

Pour être complet, ce chœur de femmes devait faire entendre une voix maternelle. Ce sera celle de la mère de Claude qui tient son ménage, ravaude ses hardes de vieille, garde les plats au chaud quand son fils se met en

retard, qui ne sait trop quoi dire, désormais, au coq de village qu'il est devenu et qui racontera à son tour ce qu'elle sait des sœurs Piale.

Aussi bien, est-ce à un trop jeune homme qui devine à moitié l'importance de ce qu'on lui confie et qui, pour en prendre la mesure, devra vieillir sous le regard des femmes, est-ce à un enfant qu'est adressée cette cantate de la douleur ayant le Temps pour leitmotiv, comme le suggèrent les quelques antagonismes fondamentaux qui traversent le roman.

La vieille institutrice et la jeune maîtresse, qui veut croire qu'elle est encore aimée, s'installent dans un parallélisme cruel, la première montrant l'avenir à la seconde, qui d'effroi détourne la tête. Le français et le patois se livrent une lutte à l'issue connue d'avance pour nommer un univers braqué dans une résistance aussi farouche que vaine. Et le temps imparti aux amants, qui s'épuisera aussi sûrement que l'Histoire ne peut se renouveler qu'en détruisant, se surimpose à celui du monde rural, aux jours comptés.

Pour le prolonger, on s'invente des stratagèmes, par exemple la promesse dérisoire de ne pas descendre deux fois au même hôtel. C'est compter sans les limites de la Corrèze. La détermination des amants dessine ainsi une géographie tourmentée qui va en se refermant alors qu'il lui aurait fallu s'ouvrir dans la durée. Pâles, hagards, les voici ramenés, comme à un destin, à l'hôtel situé à deux pas de la villa de cette Yvonne Piale qu'ils auraient dû fuir s'ils avaient voulu s'aimer encore, hôtel aussi miteux et glacial que les autres, où l'étreinte devient une lutte. La rupture n'est pas loin.

Il importe peu que *L'Amour des trois sœurs Piale* soit un roman désespéré qui peigne l'amour sous des dehors sombres. Ceux qui aiment sont si faibles qu'ils veulent croire qu'il n'en sera rien en ce qui les concerne, qu'ils sauront arrêter le cours du temps. L'éclat des débuts, un

sourire mendié et obtenu, le nom de Suzanne Pythre² jeté en passant achèvent de les rassurer: ni Éros ni le monde rural ne vont sombrer. Richard Millet est en train de les recréer, avec une force de conviction telle qu'ils apparaissent plus grands encore qu'au moment de leur apogée, tout comme on ne peut écrire l'histoire d'un amour qu'une fois qu'il n'est plus.

2. Richard Millet, *La gloire des Pythre*, Paris, P.O.L, 1995.